

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 6, 2me année

J. M. J.

7 février 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adée à la famille

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

<i>A l'Œuvre et à l'Épreuve</i>	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre.
Ameublement des appartements des petits enfants	H. CHAUMONT, Ptre.
Sommes-nous riches ? (nouvelle.)	Mme DE STOLTZ.
Petites merveilles de la science	LEGLANEUR.
A Rome : Par ci, Par là	J. B. PROULX, Ptre.
Le Roman d'une Sœur	V. VATTIER.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO 2 CENTINS

ON SABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA

Scientific American
Agency for



For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO.,
PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

Voulez-vous faire des
étrennes utiles à vos en-
fants, abonnez vos gar-
çons à L'ÉTUDIANT \$1.00,
et vos filles au COUVENT
25 cts par an.

L'Almanach du peuple, pour 1892, 28e année. 5 centims. C. O. Beau-
chemin, et Fils libraires, Montréal.

Les éliteurs se donnent de la peine pour rendre cet almanach utile et
intéressant. On y trouve 3 portraits de contemporains, et une vingtaine
de petites gravures, une liste des membres des divers corps de l'Eglise et de
l'Etat, des éphémérides et des renseignements curieux.

J. B. ROLLAND & FILS.

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs les pu-
blications suivantes de la maison J. B. Rolland & FILS,
14 Rue St Vincent Montréal :

Almanach des Familles, cet almanach renferme des pages
blanches, pour noter à chaque quantième ce qui plaît à chacun.
Recettes, etc.

Almanach Agricole, Commercial et historique : Ephémé-
rides de 1891, liste des députés.

Calendrier de la Puissance. Le clergé des divers diocèses.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims
relié 60 centims, franc de port Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
820 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

A L'ŒUVRE ET A L'ÉPREUVE.

Lectrices de la *Famille*,

Vous achetez chaque année quelques livres. C'est très bien. Ce qui n'est pas aussi bien, c'est que vous ne *choisissez* pas suffisamment.

Qu'il nous soit permis de vous éviter aujourd'hui l'embarras du choix en vous recommandant un livre *bon*, très *bon* : *A l'Œuvre et à l'Épreuve*.

Il a pour auteur mademoiselle Félicité Angers, une canadienne, s'il vous plaît. Mademoiselle Angers écrit sous le nom de Laure Conan.

L'ouvrage que nous vous recommandons aujourd'hui n'est pas trop sérieux pour vous. Il vous dit des choses intéressantes sur l'histoire du cœur humain, sur l'histoire du Canada, sur la vie de sacrifice devant le devoir. Vos jeunes filles y trouveront de la lumière pour leur vocation.

Vous y trouverez *toute* une manière de dire agréable et sentie qui plaît tout à la fois à l'esprit et au cœur.

Cet ouvrage est en vente chez nos libraires. Nous pourrions au besoin vous le procurer, moyennant 52 centins, franc de port.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

COMMENT UNE MAITRESSE CHRÉTIENNE DOIT ORDONNER LA DISTRIBUTION ET L'ORNEMENT DES APPARTEMENTS.

V.

Ameublement des appartements des petits enfants.

Nous voudrions ici des allures moins sévères.

Pour les petits enfants, que tout soit gracieux et couleur de rose, rien de mieux ! Hélas ! puisse durer bien longtemps pour eux l'illusion où ils vivent à l'égard de l'existence ! mais le dirai-je ? On oublie quelquefois deux choses qui ont là, comme partout, une importance très sérieuse : l'ordre et la réserve. Pourquoi ce pêle-mêle de vêtements, de jouets, de gâteaux, gisant ensemble dans un même coin ? On n'exige pas toujours des personnes qui gardent les petits enfants le possible sur ce point. Pourquoi surtout ces petits lits trop ouverts, ou trop rapprochés, qui permettent aux enfants, dès qu'on cesse de les surveiller, mille jeux qui feraient rire peut être une jeune mère inexpérimentée, mais qui émoussent déjà dans ces âmes la fleur de la parfaite innocence ? Nous savons comment sont reçues parfois ces remarques par des mères chrétiennes, qui crient à l'exagération et qui estiment comme le plus sûr garant de l'innocence le laisser-aller le plus absolu pendant ces premières années, mais nous savons mieux qu'elles les résultats désastreux que produisent parfois aussi ces imprudences ; et le grand châtiment de ces mères coupables est de n'en rien soupçonner, même quand il serait à peine temps encore d'en prévenir les plus redoutables conséquences.

A. CHAUMONT, ptre.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

SOMMES-NOUS RICHES ?

(NOUVELLE)

IV

LE TEMPS PASSE VITE

(*Suite*)

Antoinette regardait avec admiration sa cousine grandir et embellir. Peut-être se serait-elle méprise sur sa valeur intrinsèque, si M. de Ligny n'eût souvent exprimé, en termes catégoriques, ce qu'il pensait de ces éducations tronquées et superficielles, où tout est sacrifié à la coutume et au goût du jour ; il appelait cela des éducations à *la cantonnade*.

— Ah ! mes chères filles, disait-il quelquefois en riant, avec la bourse assez plate que nous vous laisserons, vous auriez mauvaise grâce si votre bagage intellectuel était aussi mince que celui de votre cousine ; notre médiocrité ne vous permet pas de prendre le change. Sans aucun doute la fortune ajoute beaucoup à la valeur personnelle, mais elle ne la remplace pas. Claire pourrait être *une perle fine* entourée d'un cercle de diamants ; au lieu de cela, le cercle restera le même, mais hélas ! la perle ne sera que *de l'imitation* ! Allons, mes enfants, soyez instruites, raisonnables, bonnes ménagères, cela est d'autant plus nécessaire que nous ne sommes pas riches ; n'est ce pas, Antoinette ?

— Je n'en sais trop rien, papa, nous ne sommes pas à la sainte Luce.

— C'est donc à la sainte Luce que la lumière se fera ?

— Oui, maman me l'a dit.

— Ah ! si ta maman l'a dit, cela doit être.

Le bon père, qui faisait semblant de ne pas être dans le secret, jouissait beaucoup de l'air pensif que prenait Antoinette dès qu'il parlait sérieusement, et jouissait tout autant des enfantillages que se permettait, presque en même temps, la raisonnable petite fille.

Dans cet intérieur tout marchait au pas ; on prenait l'allure qu'on garderait toute la vie : bien s'aimer en famille, avoir besoin les uns des autres, s'occuper utilement, voir souvent ses amis, se passer des indifférents, et se garder des ennuyeux, comme le poète Ducis disant à ses Pénates :

Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux !
Fermez vite, et porte, et fenêtre ;
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux !

La vie coule comme ces grands fleuves qui nous mènent où nous devons aller, en y allant eux-mêmes. Dans l'intérieur du brave Dubois, tout avançait aussi. La jambe malade avait enfin repris un peu de force et de solidité. L'ouvrier travaillait depuis déjà longtemps ; mais il fallait encore des soins, des frictions. Ces frictions, c'était Mariette qui les faisait bien délicatement, de sa main légère et petite, qui semblait taillée tout exprès.

L'enfant avait établi une très grande différence entre la mauvaise jambe de son père et la bonne jambe.—Celle-ci, disait-elle, je ne m'en occupe pas, c'est la tienne ; mais l'autre, mon petit papa, c'est la mienne. Elle est à moi ; laisse-moi la dorloter comme je l'entends.

En disant cela, elle se mettait à genoux devant la pauvre jambe et faisait une de ces frictions où le cœur se mêle au baume, comme un baume encore plus puissant qui pénètre, et s'en va tout au fond adoucir ce que l'âme elle-même trouvait trop amer. L'ouvrier, un peu rude par nature et par manque d'éducation, ne pouvait refuser un sourire de tendresse, et, traquant à sa façon ce qu'il sentait, il frappait sur l'épaule de sa bonne petite en disant de sa grosse voix : —Diable de Marionnette, va ! elle vaut son pesant d'or !

Cependant, la maladie avait été longue, les dettes s'étaient accumulées ; on avait glissé sur cette pente du malheur où la vitesse augmente à chaque pas, et où trop souvent on ne peut

enrayer en vue du précipice. Cependant, on doit toujours compter sur l'assistance de Celui qui nous a appris à dire : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien."

Madame de Ligny avait été l'intermédiaire dont la Providence s'était servie pour empêcher Dubois d'être trop malheureux. Elle ne pouvait faire que très-peu de chose, mais elle mettait de la suite dans ses œuvres. Un secours, quoique léger, peut devenir, s'il est continué, plus utile que l'or jeté en courant sans que le cœur se retourne pour voir où en est le malheureux. * Ce qui relève, c'est l'œil bon qui regarde au fond, et longtemps ; c'est la main qui touche ; c'est l'âme qui s'approche et se mêle.

C'était ainsi que la mère d'Antoinette pratiquait la charité. Sans distraire de son revenu aucune somme importante, elle savait prélever la part des pauvres, et portait souvent en nature des secours que la femme Dubois trouvait inappréciables, car ces secours lui économisaient non-seulement de l'argent, mais du temps, cette monnaie qui vaut presque l'autre.

Antoinette, que sa maman emmenait chez ces braves gens, comprenait, selon la capacité de son âge, comment on peut secourir son prochain sans outrepasser ses ressources par un élan imprudent. Elle apprenait à tirer parti d'un vêtement, d'une paire de chaussures ; à faire de ce qui nous est à peu près inutile un objet de première nécessité pour l'enfant malheureux. Elle ouvrait ses yeux, ses oreilles, son cœur, et, sans qu'elle s'en rendit compte, un don lui était fait, venant d'en haut et passant par sa mère ; elle recevait ce que la sainte Ecriture a nommé avec tant de profondeur : *— L'intelligence du pauvre.*

MME DE STOLTZ.

Les HOMONYMES SIMPLES de la langue française sont en vente aux bureaux de la FAMILLE. Broché 30 centins, relié 50 centins.

MERVEILLES SCIENTIFIQUES

CENTAURE MEXICAIN

S'il faut en croire un journal américain, le docteur Collins a tué, dans l'Arkansas, au printemps de 1877, un quadrupède extrêmement curieux.

Depuis la guerre de l'indépendance, beaucoup de personnes prétendaient avoir vu souvent un animal ayant la forme d'un grand daim roux, la tête et le cou d'un homme.

Cet animal fut d'abord aperçu dans un buisson le jour où il fut tué, par la femme du docteur qui était accompagnée d'une négresse. M. Collins, averti par sa femme, prit son fusil et partit à la recherche de l'animal qu'il réussit à tuer. Il put constater qu'il avait non pas une tête d'homme, mais celle d'un cynocéphale ou baboin, avec de grands yeux très proéminents. Il avait le menton et le cou recouverts d'une longue frange de poils bruns.

Le Dr Collins a dit qu'au moment où il le découvrit et le mit en joue, l'animal parut avoir conscience du danger qui le menaçait et se mit à pleurer lorsqu'il vit son sort absolument désespéré.

Au moment où il fut atteint, il poussa un cri à fendre l'âme, sauta à une hauteur considérable et expira ensuite en poussant des cris semblables à ceux d'une personne en danger.

Suivant l'opinion générale, cet animal était une espèce de centaure, du Mexique, être à demi-légendaire, qui datait de l'ère postérieure à la conquête du pays par les Espagnols.

UN OISEAU RARE

On vient de prendre à Paulton, près de Romsey, un type monstre du hibou-grand duc. Les restes de plusieurs faisans apprivoisés ayant été aperçus dans les environs, un piège fut tendu et l'oiseau de proie fut bien vite pris par les pattes. Ce magnifique spécimen mesure 1 m. 55 d'envergure et il est de grand plumage. Au lieu d'essayer de le prendre vivant, on l'a tué avec une canne qui lui a brisé l'épine dorsale et un spécialiste de la localité s'occupe de l'empailler.

UN SINGULIER LAPIN

Il y a, dans le comté de Clark (Georgie), un vieux cimetière qui est l'objet d'une crainte superstitieuse pour tout le voisinage. Voici ce que l'on raconte, entre autres histoires, à son sujet : Un lapin y a élu domicile, après s'être creusé un terrier dans une tombe en ruines et on peut le voir entrer et sortir à toute heure. Bien souvent, des chasseurs ont essayé de tuer ce bizarre animal, mais autant vaudrait tirer sur la lune ! Le petit quadrupède paraît nullement inoffensif et semble inviter le chasseur à l'approcher. Mais, à peine ce dernier a-t-il déchargé son arme, que maître lapin fait un saut, sans avoir aucun mal. On n'a pas encore trouvé de chiens pour lui donner la chasse à quelque distance. Ils vont jusqu'à cent mètres, puis reviennent à leur maître, avec un air mystifié et la queue battante entre les jambes.

UNE CAVERNE D'ARAIGNÉES

A quelque distance de " Buena Vista," dans le Colorado, il y a une caverne qui fourmille littéralement d'araignées d'une espèce curieuse et de dimensions extraordinaires, car certaines d'entre elles ont des pattes de 102 millimètres de longueur et le corps gros comme celui d'un canari. Cette caverne, découverte en décembre 1879, est, depuis ce temps, souvent fréquentée par les pionniers qui emploient les toiles d'araignées en guise de fil. Au matin jusqu'au soir, la caverne retentit sans interruption du bourdonnement de ces animaux occupés à filer leurs toiles.

NEIGE ROUGE

Il paraît qu'on ne rencontre pas de la neige rouge seulement à Holy Cross (Colorado) et à Shasta (Californie), comme on l'avait cru jusqu'ici. Voici, en effet, ce qu'écrivit un correspondant de " l'Observatoire de San Francisco ", dans une lettre datée de Gibsonville, comté de Sierra, (Californie.)

" J'ai vu plusieurs fois des amas de neige rouge dans les comtés de Sierra et de Plumas, mais c'est au nord du premier

“ de ces comtés et au sud du second que j'en ai vu la plus
“ grande étendue, au printemps dernier. Elle avait à peu près
“ 15 m. 25 de large et je l'ai suivie sur plus de deux cent kilo-
“ mètres de long sans pouvoir en atteindre l'extrémité dont je
“ n'ai aucune idée. La neige n'était pas entièrement rouge
“ dans toute cette étendue, mais la blanche alternait avec la
“ rouge et elle présentait une sorte de nuance saumon. Voici
“ une autre particularité de ce phénomène : La direction de la
“ neige est de l'Est à l'Ouest tandis que les tempêtes de neige
“ vont, dans ce pays, du sud-ouest au nord-est, de telle sorte
“ que la ligne de la tempête coupe celle de la neige rouge en
“ formant un angle de 46 °. L'altitude du lieu est de 1830m
“ environ.”

MONTAGNE VOYAGEANTE OU GLISSANTE

Voici une bonne aubaine pour les photographes jaloux de se distinguer en “ prenant ” quelque chose de vraiment colossal. D'après le *Journal du Commerce*, de Boston, une montagne voyageante se trouve aux Cascades de la Colombie. C'est une masse de basalte bruniâtre à trois mamelons, dont la partie qui fait face à la rivière a de 10 à 13 km. de longueur et qui s'élève presque à 610 m. au-dessus du niveau de l'eau. La pensée que cette montagne est en mouvement est la dernière qui viendrait à l'esprit de celui qui passe auprès. Et pourtant, c'est un fait bien établi que cette montagne enfonce lentement, mais sans interruption, dans la rivière, comme si elle voulait, de propos délibéré, servir, quelque jour à venir, de digue à la Colombie et former un grand lac allant des Cascades aux Dalles.

Les traditions indiennes relatent d'immenses mouvements de montagnes dans cette région, bien longtemps avant l'arrivée des blancs dans l'Orégon et les premiers fondateurs d'établissements, dont un grand nombre avaient émigré de la Nouvelle-Angleterre ont donné à la chaîne montagneuse ci-dessus le nom de montagne “ voyageante ” ou “ glissante.”

LEGLANEUR.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(*Suite*)

Je fis ce que commandait ma mère. J'écrivis à André les lignes suivantes :

“ Nous n'avons pas voulu, ma mère et moi, porter un coup terrible à votre père, André, et au mien. Nous avons caché votre lettre ; c'est avec nos économies que nous venons à votre aide. Les cent-quatre-vingts francs que nous vous envoyons, feront grand défaut dans notre maison. Nous n'avons pas, cependant, hésité à vous les donner. Mais souvenez-vous, André, que nous n'agirons jamais plus ainsi. Nous faisons appel à tous vos bons sentiments pour qu'ils vous préservent d'une faute nouvelle. Nous ne vous faisons pas de reproches ; nous nous bornons à vous dire que votre père et le mien ne sont pas dans un état de santé, ni d'esprit, qui puisse leur laisser la force de supporter un aussi grand chagrin. Quant à nos ressources, vous les connaissez bien, vous savez qu'elles ne nous permettraient pas de vous faire d'autres envois.

“ Votre conduite future nous prouvera si vous nous aimez ; car, s'il en est ainsi, vous voudrez nous épargner bien des peines !... ”

J'allai porter cette lettre à Montfort et j'y ajoutai, au crayon, les mots suivants :

“ Vous m'aviez juré que vous m'aimiez, André. J'ai cru en vous. Je vous aime comme celui à qui mes parents ont

confié mon bonheur, mon avenir... N'ébranlez pas leur confiance, ne transformez pas notre séparation temporaire en une séparation définitive. André ! si vous m'aimez, ferez-vous, désormais, rien qui puisse nous affliger tous !... ”

Quinze jours plus tard, André répondit en jurant de sa bonne conduite à venir, en nous remerciant, ma mère et moi, avec effusion. Il terminait en m'adressant les protestations les plus chaleureuses.

Je n'eus pas le temps de commenter cette lettre. Le jour même où je la reçus, ma mère, souffrante depuis la veille, tombait malade d'une fluxion de poitrine, et immédiatement, son état fut jugé désespéré.

Avec quelle angoisse je veillai sur elle ! Quelles terribles alternatives de joie et de crainte m'agitaient. Contre toute attente, malgré les pronostics du médecin, la bonne constitution de ma mère vainquit la maladie. Elle fut bientôt hors de danger.

Il n'y avait qu'à combattre la faiblesse de la chère convalescente. Peu à peu, elle redevenait elle-même, lorsqu'à mon tour je pris le lit. Une terrible épidémie de petite vérole dévastait alors le pays : je venais d'en être atteinte.

XI

Pendant deux mois tout entiers, je souffris horriblement. Seules, la voix de ma mère, la pression de sa main, pouvaient calmer mon agitation. Lorsque je repris possession de moi-même, une pensée cruelle me saisit :

“ Je devais être bien changée ! ”

Je suppliai ma mère de me présenter un miroir. Sous plusieurs prétextes, elle s'y refusa ; enfin, mes instances devinrent si pressantes qu'elle me répondit :

— Attends encore ! Le médecin m'a affirmé pouvoir combattre la persistance des traces. Il ne faut pas t'affliger à présent, puisque...

— Je suis donc bien affreuse ! l'interrompis-je.

— Mais... non. Seulement, tu le sais, dans cette maladie, il faut un peu de patience. Tu attendras donc que les rougeurs aient disparu.

Tout fut inutile. Je voulais savoir ; ma mère dut se rendre à mon désir. Je pris la glace et poussai un cri !... Était-ce bien moi ! Ce visage gonflé, rouge et livide en même temps me fit peur... Je perdîs connaissance en murmurant le nom d'André...

Je revins à moi en sentant les larmes de ma mère baigner mon front, en recevant la douce caresse de ses baisers. Je l'entourai de mes bras et éclatai en sanglots.

— Du courage ! me disait-elle. Tout cela disparaîtra...

— Oh ! non, c'est bien fini. Je m'y résignerai peut-être, moi ; mais que pensera André ?

— André t'aime sincèrement. Si ton visage ne redevient pas aussi beau qu'il l'était, ton cœur sera toujours le même ; c'est la seule chose importante.

Hélas ! je n'étais pas consolée. Une voix intérieure me disait que l'affection d'André, cette affection sur laquelle j'avais fondé mon bonheur, allait subir une atteinte irrémédiable.

J'en demeurai accablée ; pendant plusieurs jours, je ne pus penser à autre chose.

Une autre douleur me rappela à la raison. Ma mère s'alita de nouveau. Cette fois, aucun espoir ne put nous être laissé. A peine convalescente lorsque j'étais tombée malade, ma pauvre chère mère n'avait pas voulu souffrir être aidée dans les soins qu'elle me prodiguait.

Le danger qui me menaçait soutenait ses forces ; mais, le péril passé, la nature violentée succombait. Je ne me levai de mon lit que pour aller veiller près de celui de ma mère et assister, presque désespérée, aux progrès effrayants du mal.

Elle vécut encore deux semaines ; puis, un matin du mois de septembre, alors que je la croyais reposée par un sommeil paisible, elle prit ma main et, d'une voix si faible qu'à peine je l'entendis en collant mon oreille à ses lèvres :

— Adieu ! ma pauvre Martine, me dit-elle. Console ton

vieux père, veille comme une mère sur Rose... Elle est encore si enfant... Promets-moi de l'aimer toujours... Que le bon Dieu te donne tout le bonheur que tu mérites. Je vais le lui demander...

Elle murmura ensuite quelques mots, le nom seul d'André fut distinct... J'appelai mon père et ma sœur. Pendant une heure tout entière la chère moribonde respira péniblement. Puis son regard chercha mes yeux, sa main s'appuya sur la mienne... Tout fut fini !...

J'eus lieu de craindre pour la vie de mon père. Je ne pouvais lui faire prendre aucune nourriture. A peine s'il consentait à avaler quelques gouttes de vin.

Les yeux fixes, il ne quittait pas la chambre de la morte et paraissait insensible à tous. A la fin, cependant, les larmes jaillirent brûlantes... Il était sauvé.

Alors je songeai à écrire à André.

X

J'y rêvai longtemps. Enfin je lui envoyai les lignes suivantes :

“ Pleurez avec moi, mon cher André, j'ai perdu ma mère !... Elle s'est éteinte doucement ; votre nom a été le dernier qu'elle ait prononcé...”

“ J'ajouterais que c'est là un lien de plus entre nous, si je ne devais vous dire les circonstances qui ont amené cette mort soudaine.

“ Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Peut-être auriez-vous dû vous informer de motifs de mon silence. Ne prenez pas cette réflexion pour un reproche ; je serai désolée de vous causer de la peine ; je préfère croire que vous étiez dans l'impossibilité de m'écrire.

“ Je viens d'être malade ; ma maladie a duré plus de deux mois ; elle m'a laissée bien changée... si changée que vous auriez peine à me reconnaître.

“ J'ai eu la petite vérole, et, de la Martine d'autrefois, il n'y

a plus que le souvenir... C'est en me soignant avec un dévouement d'autant plus admirable qu'elle-même était à peine convalescente d'une fluxion de poitrine, que ma mère a excédé ses forces... N'aurait-il pas mieux valu que j'eusse péri et qu'elle eût été sauvée !...

“ Voilà l'aveu fait : il me coûtait beaucoup. Maintenant je suis plus tranquille. Tout ce que je vous demande, André, c'est de ne pas me faire attendre trop longtemps votre réponse.

“ Votre père n'est pas, non plus, très-bien portant. Le souci des affaires, qui ne se relèvent pas promptement comme il l'espérait, entretient cet état maladif. Mais il n'y a rien d'inquiétant, pour le moment du moins.

V. VATTIER.

(*A continuer*)

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE HUITIÈME

Dimanche, 6 avril. — Pâques ! bonnes Pâques ! Joyeuses Pâques ! et je sais que mon souhait est accompli. Je sais que Jésus est avec vous, qu'il habite dans votre cœur et qu'il est le lien le plus fort qui nous unisse, intensifiant l'amour filial et maternel, doublant l'affection fraternelle ; car vos attentions, monsieur, vous donnent des droits réels au nom de frère.

Je suis bien. Cependant, comme j'ai pris des remèdes ces jours derniers, je ne veux pas exposer ma convalescence aux longs offices du jour ; et je me suis contenté de ma messe de ce matin, suppléant dans la retraite de mon cœur au grand déploiement des cérémonies de l'église par une attention spéciale à la voix de Jésus ressuscité, par un redoublement de promesses ardentes et d'amour, hélas ! trop souvent stérile, mais sincère.

Il y a cinq ans, Pâques se trouvait le cinq avril ; cette année il tombe le six. J'étais alors à Rome, en visite, suivant les offices de la semaine sainte ; aujourd'hui j'y suis en affaire. Que de changements depuis ce temps-là : la prison des femmes, l'île Bizard, St-Lin, l'Université. Que d'amis sont partis, entr'autres un père, le meilleur des pères. Dans cinq ans, où serons-nous ? Quelles surprises nous réserve ce laps de temps ? Dans cinq ans, je toucherai à la cinquantaine. Que la vie passe vite, c'est un passage, Pâques veut dire passage aussi. Passons droit, et arrivons juste à notre fin dernière, Dieu.

A midi, j'allai dîner au collège canadien, où je rencontrai Mgr de Pau et le marquis de Maupas. Un jeune prêtre de Québec venait de chanter sa première messe ; nous le fêtons en petit comité dans la chambre de M. Cousineau. J'allai porter ma lettre au cardinal Simoni. Je dis mon bréviaire à St-Nicholas. Et je m'empressai de rentrer, mon instinct me disait que des lettres agréables m'attendaient ici ; j'avais vu arriver la malle anglaise à midi au collège canadien.

Vous me demandez des nouvelles de *mon* bill. D'abord ce n'est pas *mon* bill, il faut dire *leur* bill. Quand je présenterai un bill, si jamais la chose arrive, je serai là à Québec, et il passera comme mes bills passent ici. Je ne dis pas cela par orgueil, ni confiance personnelle. Mais, ayant en main une œuvre de conciliation, je ne demande jamais rien de litigieux ; et mes propositions sont si modérées que les hommes de bonne volonté ne peuvent se refuser d'y obtempérer.

Encore un mot du bill pour répondre à vos questions. Je sais qu'il avait subi bien des modifications, je n'en connais pas exactement la teneur. Je suis trop loin des lieux, des personnes, de la scène des événements pour me former une idée exacte de la chose. Est-ce mieux, qu'il soit rejeté ? Est-ce plus mal ? Pour moi, j'avais entrepris trois choses. La première, témoigner de ma bonne volonté personnelle d'étendre les concessions pour l'amour de l'union, le plus loin possible, en allant jusqu'à favoriser les demandes de M. Desjardins. Je l'avais promis, je l'ai fait, nous avons été écoutés ici. — La deuxième, je voulais

savoir si on pouvait recevoir l'École dans l'Université, en supposant qu'elle réussit à faire amender sa Charte, pourvu que les droits universitaires fussent respectés. On m'a répondu que oui. — La troisième, de laisser aux évêques de la Province ecclésiastique de Montréal le soin de débattre avec l'École les détails de l'arrangement, n'ayant plus qu'à les soumettre au Conseil Universitaire, quand il serait tout fait, arrêtés. On a donné une réponse favorable. C'est là sur ce sujet, toute ma mission. Et j'ai obtenu que le cardinal, non-seulement en écrivit privé-ment aux évêques, mais encore fit connaître les désirs de Rome publiquement. Quant à faire amender la charte, c'est l'affaire de l'École ; je n'ai à traiter avec elle sur ce terrain que quand elle aura réussi. Jusque-là notre première union subsiste. Dans la surexcitation actuelle des esprits, il est peut-être mieux que le bill soit remis. Je dis cela à tout hasard. On paraît avoir perdu la boussole. D'ici à l'automne, l'effervescence va se calmer ; je vais apporter une base solide, des principes clairs. Qui sait ? Enfin, il n'en arrivera toujours que ce que Dieu voudra. Je n'en reste pas moins dans la conviction que la modération finira par l'emporter ; et que les gens de bonne volonté finiront aussi par se rencontrer sur un terrain commun.

Au revoir. Continuez de prier pour moi, qui suis avec sincérité.....

Lundi, 7 avril. — Il y a trois jours il est arrivé ici deux sœurs franciscaines du Minnesota. Je viens de leur parler. Jugez de ma surprise. Une est canadienne, née à St-Barthélemy, éduquée au convent de Ste-Elisabeth, ayant enseigné au convent de Laprairie, sous sœur Victoire, la fille de M. Pauzé, ayant demeuré à Montréal au coin de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier ; qui a une sœur religieuse à St-Jean de Dieu, qui a connu M. Tranchemoutagne, M. Moreau, et qui était novice à la Providence du temps que M. Perreault et M. Kavanagh en étaient chapelains. Jugez si nous avons parlé du pays.

Fini le mémoire sur les comptes ! Il ne me reste plus qu'à

le repasser. Cela prendra la journée de demain, et après demain probablement je pourrai le confier à l'imprimeur. Il a trente pages *fool's scap*, sans compter une vingtaine de pages en pièces justificatives. Je le refais pour la quatrième fois. 1^{ère}, premier jet, quand les idées sont en ébullition ; 2^{ème}, choix et ordre des matières que l'on revêt d'une première rédaction ; 3^{ème}, rédaction plus soignée pour le communiquer à un ami ; 4^{ème}, rédaction définitive. Pourquoi tant de soins ? Il s'agit, en se défendant, de porter quelques accusations, il faut le faire avec mesure et charité. Il y a discussions de chiffres. La précision mathématique est de rigueur. Ce mémoire ira chez tous les cardinaux de la Propagande, chez tous les évêques du Canada. Il sera discuté, combattu, contredit. Devant une telle responsabilité, une semblable perspective, ai-je tort de prendre mes précautions et de travailler lentement ?

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez.

Après celui-ci, je mettrai la dernière main au mémoire sur les *Ressources* ; déjà il a eu sa troisième rédaction, cinquante pages avec les documents. J'ai un premier mémoire complètement fini, avec réponse donnée ; il s'imprimera tout de même pour être passé aux évêques ; car la congrégation n'en a plus besoin, la question est décidée ; ce mémoire peut s'appeler de l'*Ecole de Médecine*. Il en reste encore deux autres grandement avancés, le premier, c'est-à-dire le quatrième, qui peut s'appeler du *pouvoir des évêques*, et le second, c'est-à-dire le cinquième, *des transactions du Vice-Recteur*. Il faut que tout cela s'imprime. Un bon jour je vous donnerai toutes ces pages à lire. Il y aura de quoi vous endormir cent fois. Je m'endors moi-même terriblement. Pas étonnant alors si cette énumération est soporifique. N'allez pas dire : mais cet ouvrage va le retener jusqu'au mois de septembre ! Les trois quarts du travail sont faits. Quand on n'a plus qu'à imprimer, ce n'est pas de valeur. — Bon soir.

PROGRAMME de L'ETUDIANT pour 1892

Chers lecteurs,

L'Etudiant entre dans sa huitième année.

Primitivement, cette revue fut fondée pour les écoliers.

Si nous consultons aujourd'hui nos listes, nous voyons plus de 700 abonnés, qui sont *en dehors* des collèges, et ce sont précisément ces abonnés qui font vivre notre feuille : il faut donc en tenir compte, et modifier quelque peu les intentions de la première heure.

L'Etudiant s'adresse aujourd'hui à la classe *studieuse* et à la classe *instruite*.

L'an dernier, nous avons réduit l'abonnement à 50 centims ; cette année nous le remontons à \$1.00. Que cette augmentation ne soit point pour nos amis un sujet de tentation et de chute ! Une piastre par année, comme prix d'abonnement, nous est absolument nécessaire. Nous voulons le bien ; de grâce, aidez-nous. Nous livrons sans merci vos cœurs à la Providence !

Vous aurez à l'avenir plus de lecture.

Nous avons l'intention de publier en supplément les **ARTICLES ET LES DISCOURS** qui attirent l'attention de la presse européenne, ce sera pour vous, un dédommagement :

1892 étant l'année du 4^{me} centenaire de **CHRISTOPHE COLOMB**, nous vous entretiendrons de notre premier père américain.

Nous vous mettrons au fait du mouvement **HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE** et **THÉOLOGIQUE**. En fait de science, nous appuierons plus particulièrement sur l'**ELECTRICITÉ** et sur la **BACTÉRIOLOGIE**.

Nous mettrons à profit, sur le **MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE**, les travaux de M. Elie Blanc.

Vous aurez le rapport de chaque réunion du Conseil de l'**INSTRUCTION PUBLIQUE**.

En philosophie, nous nous attacherons à quelques questions de **LOGIQUE**.

M. Piché continuera son intéressant **JOURNAL**.

M. Gaudefroy nous parlera de **CORNEILLE** et de **SHAKSPEARE**.

M. le docteur Panueton vous donnera un aperçu sur l'**HYGIÈNE**.

Nous aurons à défendre cette année les **HUMANITES CLAS-**

SIQUES contre les humanités modernes, ce qui nous obligera à parler quelque peu des langues mortes.

La **MÉTHODOLOGIE** en matière d'enseignement attirera aussi notre attention.

M. P. G. Roy terminera sa **GUERRE A L'ANGLICISME**

Un professeur de l'université d'Ottawa traitera dans l'*Étudiant* quelques questions pratiques d'**ÉCONOMIE POLITIQUE**

Vous aurez finalement, par une personne autorisée, plusieurs articles sur les **IMMUNITÉS ECCLÉSIASTIQUES**.

Ce n'est pas en vain que nous promettons.

A la grâce de Dieu.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

P. S. — Les correspondants sont priés de choisir des sujets utiles. Les poésies ne doivent pas être trop développées, surtout si elles vont quelque peu dans l'abstrait.

N. B. — L'abonnement est encore de 50 centims pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

Avez-vous acheté la **LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890**. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

M. J. A. Langlais, libraire-éditeur, de Québec, publie chaque année l'*Almanach canadien*. Cet almanach forme aujourd'hui un volume de 202 pages, où l'on trouve des renseignements de toutes sortes. C'est assurément l'un des almanachs les plus fournis qui existent dans la Province. Il ne se vend pas plus cher que les autres. 177, rue St-Joseph, St-Roch de Québec.

LA SURDITÉ

GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir chez soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlock, du Presbytère, écrit : " Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre, et qui m'a rendu e service le plus signalé. " Franco 50 centimes — M. Raymond et Cie : Editeurs 36 Rue des Martyrs. Paris.